

Matériaux pour une étude de la réception de la littérature brésilienne en France

Pierre Rivas
(Sorbonne Nouvelle, Paris III)

¹ Ce texte est la version augmentée d'une communication, « Littérature brésilienne en France : limites et fondements », au colloque de l'Université de Pau organisé par le Centre de Recherches Poétiques et Histoire littéraire : *Bourlinguer en écriture. Les influences croisées franco-brésiliennes* organisé par Eden Viana Martin et Nadine Laporte, (janvier 2006), inédite, à paraître. Ce texte s'adressait au départ à un public français non spécialisé. Il reprend des éléments parus dans *France-Brésil* (direct. Michel Riaudel, ADFP, 2005), « La réception de la littérature brésilienne en France », p. 67-72. Il intègre également des éléments de la communication du colloque sur « La formation du roman au Brésil ». Pour le détail des œuvres traduites, je renvoie à la *Bibliographie franco-brésilienne* de Georges Raeders (Rio de Janeiro, 1960) qu'on complètera avec Estela dos Santos Abreu : *Brasil França, ouvrages brésiliens traduits en France* (B.N., Rio, 2004). Pour l'histoire de la traduction et de la réception de cette littérature, je renvoie à mes deux livres *Encontro entre literaturas : França Portugal Brasil* (Hucitec, 1995) et *Dialogos interculturais* (Hucitec, 2005). On se reportera aussi à Mario Carelli, *Cultures croisées*, Nathan, 1993 et à Marie Héléne Catherine Torres : *Variations sur l'étranger dans les lettres : cent ans de traductions françaises des lettres brésiliennes* (Artois Presses, Université 2004).

La littérature brésilienne se situe, dans le système de la littérature mondiale, comme *ultra-périphérique*, au sens où les organismes internationaux parlent de centre, périphérie, semi-périphérie, périphérique longtemps par rapport au Portugal, lui-même périphérie de la Péninsule ibérique. La relation Centre-Périphérie, théorisée un temps, dans le sillage post Braudel de l'« économie-monde » a élaboré l'idée de dépendance culturelle : une littérature du soupçon, entre plagiat et épigonisme, voire exotisme, la frappant d'illégitimité, car transposant des idées « intempestives hors de leur lieu »¹

Pareillement périphérique, la place du portugais dans le système mondial de la traduction, ses flux et reflux. Les spécialistes ont montré que les langues du monde constituent un système de communication hiérarchisé, qui se vérifie dans le flux des traductions. Il y a des langues dominantes et des langues dominées. L'anglais est aujourd'hui la langue hypercentrale : 50 % des traductions se font à partir d'elle ; puis des langues centrales : le français (10 %) et l'allemand ; puis des langues semi-périphériques : espagnol, italien ; les autres langues : arabe, russe, chinois, portugais, se situent au-dessous de 1 % (on voit donc que la hiérarchie d'une langue est indépendante de son extension : il y a des langues internationales et des langues régionales, même avec des milliards de locuteurs). Il y a une relation entre hiérarchie des langues et flux des traductions ; si paradoxal que cela paraisse, plus une langue est dominante et plus on traduit à partir d'elle et moins elle traduit vers elle. Le système anglo-saxon est très auto-

centré ; la France s'est longtemps nourrie d'elle-même ; elle traduit aujourd'hui plus de littérature brésilienne que les USA².

Le handicap brésilien est ici encore manifeste: position périphérique ; une langue «rare» selon la terminologie officielle, et longtemps non institutionnalisée dans l'enseignement (et à l'avenir incertain et menacé aujourd'hui).

Handicap encore: une insularité géo-culturelle face aux vingt Amériques hispaniques qui n'ont jamais perdu le contact avec l'ancienne métropole espagnole, laquelle leur a servi de relais et de chambre d'échos dans le monde hispanique et le reste du monde, en particulier grâce aux maisons d'édition à Barcelone, et au rôle d'agents littéraires. Tel n'est pas le cas du Portugal, ex-métropole qui a vu sa colonie grandir et s'auto-centrer, où les relations littéraires se sont distendues au point, parfois, de s'ignorer.

Handicap encore: l'écrivain hispano-américain écrit pour un immense public, vingt pays, une ex-métropole attentive, dans une langue internationale. Cela explique le «boom» latino-américain, auquel le Brésil ne participe pas. L'écrivain brésilien écrit dans une langue méconnue et sans échos autres, parfois, que son «état» régional, hors de grands centres légitimant (São Paulo, Rio). En ce sens, la littérature brésilienne est une littérature «mineure», au sens de Deleuze, «périphérique» au sens néo-marxiste. L'héritage portugais lui-même, prestigieux et trop ignoré, est une voix solitaire, élégiaque et désaccordée face à l'ostentation espagnole. Le Portugal salazariste a longtemps tenu à l'écart cette littérature d'un modernisme subversif et, malgré le Prix Camões, ces deux littératures se connaissent mal.

La littérature hispano-américaine a su trouver depuis longtemps sa consécration à Paris, capitale de la République Mondiale des lettres, qui a internationalisé ces littératures, imposant Borges malgré la réticence de ses compatriotes, ou Paz. La présence d'écrivains, diplomates ou en exil, d'universitaires, de colonies importantes «d'expatriés» ont été des relais fondamentaux, en particulier dans l'université. Tel n'est pas le cas pour les Brésiliens, émigrant peu, et l'enseignement de leur langue a été essentiellement investie par des Portugais.

Se pose donc ici le problème central des intermédiaires et des traducteurs. Ferdinand Denis a été au XIX^e siècle le fondateur des études brésiliennes (et, d'une certaine manière, l'apôtre et le

²HELBROUN, J. et SAPIRO, G. in *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, n° 144. Les traductions représentaient en 2003, 2,8 % du total de la production éditoriale américaine.

³ Sur ces noms, cf. mes deux livres cités en note 12, et le colloque *Lisbonne atelier du lusitanisme français*, études réunies par J. PENJON et P. RIVAS, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005, 104 p.

⁴ Voir «V. Larbaud, agent secret des littératures luso-brésiliennes en France» et «Dernière tentation de V. Larbaud, le Brésil», in *Cahier des Amis de V. Larbaud*, respectivement n° 34, 1997, 87 p. et n° 5, nouvelle série, Edit. des Cendres, 2005, 157 p. (études réunies par P. RIVAS).

⁵ Je renvoie à mon article «Fortune et infortunes de J. Amado en France, réception comparée de l'œuvre amadienne», in *J. Amado, lectures et dialogues autour d'une œuvre*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2005, p. 23 à 30. Sur le régionalisme, je rappelle les travaux d'Anne-Marie Thiesse. On sait que le régionalisme n'est qu'une variante de l'exotisme : le paysan même Français, est «notre frère farouche» plus proche du caboclo que du Parisien.

parrain d'une littérature brésilienne autonome). Ces médiateurs littéraires indispensables ne sont pas toujours des traducteurs, lesquels manquent ou de rigueur ou de goût, sans réelle formation jusqu'à récemment. Hommage ici à des passeurs inspirés tels Phileas Lebesgue, Pierre Hourcade ou Armand Guibert³. Roger Caillois a joué un rôle central avec *La Croix du Sud*, mais les trop rares titres brésiliens se circonscrivent à une veine essentiellement régionale. V. Larbaud a été «l'agent secret des littératures luso-brésiliennes» ; le Brésil fut sa «dernière tentation»⁴. C'était un exceptionnel «passeur», mais isolé, mal épaulé par des traducteurs peu inspirés ; et la maladie a vite mis un terme à cette trop brève saison.

Il faut ici insister sur une question centrale s'agissant de la réception de cette littérature. Le Brésil est un pays-continent, qui, à l'inverse de l'Amérique hispanique, ne s'est pas balkanisé. Mais l'unité impériale n'a subsisté qu'au prix des autonomies régionales. La littérature brésilienne est une, mais constituée de régionalismes littéraires spécifiques, des «comarcas» (Angel Rama). La cartographie littéraire du Brésil ne coïncide pas avec sa réception à l'étranger. Une large partie de cette littérature ne passe pas à l'étranger. L'horizon d'attente du lecteur français (mais généralisable) ne s'intéresse qu'à une partie très géographique et circonscrite: la littérature du Nord-Est.

Donc, il faut analyser la réception de cette littérature dans ses diversités régionales : quelles régions littéraires retiennent principalement, voire exclusivement, l'intérêt français? C'est une question épineuse et qui génère beaucoup de malentendus dans le dialogue France-Brésil.

Depuis le Romantisme, avec F. Denis, l'intérêt français va naturellement, vers la différence, de l'Indien au XIX^e siècle jusqu'à la reconnaissance du Noir au XX^e siècle. Phileas Lebesgue «adapte» *Iracema* pour un public adolescent. Mais il faut surtout insister sur l'importance de la littérature régionaliste en France au début du siècle. Les deux principaux traducteurs français, Lebesgue et Gahisto, sont des militants régionalistes, venus du Nord, provinciaux hostiles à la littérature parisienne, mondaine, psychologique ou avant-gardiste, et séduits par l'idée de race, non raciste mais enracinée, celle d'un «peuple», de «l'intérieur»⁵. Cette séduction ethnographique explique leur attention au courant régionaliste, en particulier à Monteiro Lobato, à l'Enfer et au

Paradis vert amazonien, mais aussi à Alcides Maya, ou au caboclo de C. Neto. Ce sera aussi le cas de l'autre important intermédiaire, Jean Duriau. Les trois collaborent à la *Revue de l'Amérique latine* qui est entre les deux guerres, la principale revue ouverte à ces pays. Ajoutons qu'ils sont pareillement hostiles aux avant-gardes littéraires tenues pour jeux gratuits du parisianisme. Or le Brésil doit se libérer de ces modèles. À peine sacrifient-ils au «roman psychologique et mondain» d'A. Peixoto.

Les «fortunes contrastées» de Machado de Assis et Graça Aranha relèvent pareillement de stratégies idéologiques, diplomatiques et mondaines. Le succès de ce dernier relevant de l'antigermanisme alors frénétique en France, de son «nacionalismo para barressiano» (G. Freyre), et, accessoirement, du «roman philosophique à idées» mis à la mode par Paul Bourget. Bergson le loue comme «le représentant par excellence de la pensée brésilienne». Pour O. Lima, présentant Machado en Sorbonne, le plus grand éloge est de le placer entre Mérimée, Renan ou Daudet; de le réduire, en fait, à la tradition de la latinité quand Aranha serait aux avant-postes du combat pour la civilisation. *Canaan*, pour Jacques Bainville, est l'équivalent des *Déracinés* de Barrès. Machado est un artiste, Aranha un penseur, trop peu «Brésilien». Il faudra attendre Roger Bastide pour le restituer au lecteur français à sa brésilianité intérieure foncière dans sa préface à la traduction de *Quincas Borba* en 1955. La traduction de *Dom Casmurro* en 1936 avait quelque peu déplacée les références, d'Anatole France vers Sterne (René Lalou dans les *Nouvelles littéraires*) et voire Dickens (Gahisto dans le *Mercure de France* en 1937). Tous ces traducteurs sont plus sensibles au courant *localiste* (ils traduisent C. Neto, M. Lobato, A. Azevedo, etc.) qu'au versant cosmopolite (ni Machado, ni les modernistes) ; à la poésie néoparnassienne (Bilac), pas à la modernité poétique – accessoirement Ribeiro Couto, en poste en France.

Ces stratégies officielles de l'idéologie de la latinité rendent ainsi hommage, en Sorbonne, en 1909, à Machado de Assis sans lui rendre justice: honoré, à peine traduit et inaperçu. On lui préférera Graça Aranha, plus idéologue. Son statut rappellera assez celui de Eça de Queirós à qui on préférera Teixeira de Pascoaes, plus idiosyncrasique. Mais le roman réaliste européen, Galdos, Verga, Fontane, ne trouvera pas plus de curiosité en France,

attentive à la seule singularité anglaise ou russe. La politique officielle fait traduire Nabuco ou Rui Barbosa sans aucun écho. Les relations mondaines, la comédie des gens de lettres faciliteront les traductions de A. Celso ou A. Peixoto et plus encore celle de Graça Aranha. Mais beaucoup de ces traductions sont à compte d'auteur (Eneas Ferraz, etc.).

L'absence de relais éditoriaux est ici manifeste malgré la présence de l'éditeur Garnier, O Bom Ladrão, dont Figueiredo Pimentel disait que son représentant au Brésil ignorait tout de cette littérature.

L'officialité incline à une lecture sollicitée de cette littérature. Ainsi de l'*Anthologie* de Victor Orban publiée en 1913, à la demande de O. Lima, et qui est bien contestable et trop officielle. Un paradigme règne encore, celui, dysphorique, de l'anthropologie des Lumières, de De Paw à Buffon et Hegel : continent de «l'immaturation physique et morale... pays inachevés... enfants inconscients [simple] écho du vieux monde»... expression d'une vie étrangère, dit Hegel dans *la Raison dans l'histoire*.

«La formation du roman brésilien», laborieuse et difficile est le propos du livre en français de B. Costa, *le Roman au Brésil* (1918). Il cite à peine «Mémoires d'un sergent de la Milice», qui n'aurait qu'une valeur documentaire. Ronald de Carvalho, dans la *Revue de Genève* d'avril 1921 sera moins fervent de Aranha, plus ouvert à Macedo, attentif à Lima Barreto, «un Sterne plus ému, un Gorki moins rude». Les références de B. Costa sont «la haute littérature française» : Bourget, Hermant, Marcel Prevost, Anatole France. Voulant analyser les «moments mentaux» du Brésil, montrer «l'éclosion du roman au Brésil, son développement», il retient quatre écrivains de référence: Machado de Assis, la colonne ionienne, sobre et élégante; A. Azevedo, naturaliste «dorique», Coelho Neto, néo romantique composite, et, culmination et couronnement, Graça Aranha, colonne corinthienne (à l'exception de Machado, tous ces écrivains sont aujourd'hui absents des librairies françaises, comme le sont Abel Hermant, Marcel Prevost, Paul Bourget).

Graça Aranha et Coelho Neto seront les écrivains les plus traduits, ou les plus loués. Ici se vérifie encore la géographie littéraire du Brésil français: Alencar, Azevedo, etc., tous écrivains du Nord, du Nord Est, du Maranhão, de Bahia, de l'Amazonie,

attentifs à une lignée d'expression sociale, romantique ou réaliste, aux «scènes de la nature» quasi ou franchement exotiques. Ce sont des écrivains «bombásticos», boursouflés, qu'on qualifierait de néo-baroque, ou d'épais sensualisme.

Un peu de cette constance pourrait se retrouver dans le succès de J. Amado en France, qui fut considérable et qui, s'il doit un peu au départ, aux stratégies politiques, l'a incontestablement transcendé, en faisant l'écrivain le plus lu et par un lectorat largement ouvert. Mais son succès permet de revenir sur la lecture «idéologique» et téléologique de Costa, pour qui le roman brésilien – à l'image du français – devrait passer du pur phénoménisme de Macedo ou de Almeida, du grossier sensualisme de Azevedo (et sans doute aurait-il pensé ainsi de Amado), au «grand» roman idéologique de Aranha. On a à juste titre soutenu que la matrice du roman brésilien du XIX^e siècle ne se trouve pas dans le roman européen du XIX^e siècle, mais dans celui du XVIII^e siècle chez Sterne ou Diderot, et, au-delà, chez Cervantes ou Rabelais, comme le dit Milan Kundera. D'où la modernité, aujourd'hui reconnue, de Macedo ou de Manuel Antonio de Almeida.

Il faudra attendre, dans la lecture et la réception de la littérature brésilienne en France, les travaux de Roger Bastide après la Seconde guerre, pour qu'un changement de paradigme, décisif, se produise et que la littérature brésilienne soit reconnue dans son altérité et Machado dans sa radicale et universelle différence. Mais le modernisme brésilien, la littérature du Sud, reste encore largement étrangère au lectorat français. La «dépendance» paraît jouer en sa défaveur. «Simple écho du vieux monde»? Le saut qualitatif du modernisme brésilien par rapport aux avant-gardes européennes échappe encore à nos ethnocentrismes.

L'unité de la littérature brésilienne est faite de tension entre deux pôles, le cosmopolitisme et le localisme pour reprendre l'opposition de Antonio Candido. Littérature à double registre, fatalité de l'héritage colonial – entre Mémoire européenne et Fondation américaine, entre tentation centrifuge et vocation centripète, entre Machado de Assis, écrivain de stature internationale à la mesure d'un Flaubert, et Euclides da Cunha, l'auteur de l'épopée nationale des *Sertões*, entre Clarice Lispector qui n'est pas indigne de V. Woolf et Jorge Amado, le chantre de Bahia. S'il fallait réduire très vite l'horizon d'attente du lecteur

français face au Brésil, on hasarderait le fantasme du *primitivisme* sous ses deux formes, répondant aux deux moments fondateurs de son émergence ; celui de la Découverte, des «*descobridores*» et, disait Borges, dans ce mot, il y a *or*: vision de l'Eldorado, du Paradis Terrestre, le pays du désir (Hegel), de la jouissance (Lacan) et, à l'opposé, celui des «*conquistadores*» colonisateurs cruels: l'Enfer, la violence, l'esclavage, l'anthropophagie, marquant négativement conquérants et autochtones. Ce sont ces deux veines qui traversent l'imaginaire français de Montaigne et Jean de Lery à Cendrars et Lévi-Strauss.

Dans l'imaginaire français, sur la longue période, le Brésil apparaît à la fois comme remords (colonial) et désir (fantasme) d'une incomplétude française. C'est la veine «exotique» et primitiviste qui travaille nos fantasmes brésiliens. Elle constitue l'horizon d'attente français, à la fois son fondement et ses limites. Limites quand la France réduit le Brésil à sa latinité périphérique pour des raisons géo-politiques; cette littérature est une «copie» du modèle français et Machado de Assis un Anatole France des Tropiques. Les Modernistes de São Paulo, pour Blaise Cendrars ne font que singer les modes parisiennes, tard et mal. Cette littérature est donc, dans sa dimension universaliste ou ses modalités modernistes, frappée d'illégitimité ou d'épigonisme. C'est la veine régionaliste, la plus idiosyncrasique pour les uns, la plus «exotique», se plaindront beaucoup de Brésiliens ouverts à la Modernité et en quête de reconnaissance internationale, qui retiendra le lecteur français – non plus le double de la France, sa pâle copie, mais sa contre-figure. L'horizon d'attente français, dans les années 30, perd de sa superbe ethnocentrique et travaille les tréfonds archaïques et primitivistes: crise de la raison occidentale, émergence de l'ethnographie, du freudisme, du marxisme, du Surréalisme⁶. Ces tropismes vont trouver dans la veine régionaliste «enracinée», «archaïque», du Nord-Est leur «Supplément d'âme»: le roman social, surtout celui de Jorge Amado, dont on ne saurait sans injustice réduire le succès à l'activisme de l'internationale communiste, ni à son seul exotisme, ni, plus tard, à son côté érotico-populiste.

Pourquoi cet intérêt pour le roman régionaliste-social nordestin, cette ignorance des grands romans urbains de Machado de Assis et ce constant désintérêt pour le Modernisme ? Blaise

⁶ Voir mon article «Le Brésil dans l'imaginaire français: tentation idéologique et récurrences mythiques», in *Images réciproques du Brésil et de la France*, IHEAL, 1991.

Cendrars n'avait que sarcasmes pour ces modernistes de São Paulo qui l'avaient accueilli si généreusement, assurant qu'il ne resterait d'eux que « quelques romans illisibles et une pincée de plaquettes rares », leur préférant Bahia et Pernambuco, « les deux mamelles des Belles Lettres et des Arts Brésiliens [...] qui ont mis le Brésil dans le grand courant de la littérature mondiale à côté des USA » (préface à *l'Enfant de la plantation* de Jose Lins do Rego, repris dans *Trop c'est trop*). Il y aurait à dire et à redire sur les propos et sur la position de Cendrars dans le champ littéraire français d'alors. Il y a un double malentendu, de Cendrars, Robinson Suisse s'ensauvageant dans le Brésil « archaïque » et fuyant les milieux littéraires (à la manière de Jean Jacques) et des modernistes tentant de fonder une tradition nationale que « le pirate du Lac Léman », « pourri de littérature » dit Mario de Andrade pourrait compromettre dans son utopie de la « *tabula rasa* ». ⁷ Il y a un double malentendu entre Cendrars et les Modernistes à propos de deux Brésils – des *deux* Brésils. Mais les choses n'ont guère changé, même après qu'on a traduit, édité, étudié, le Modernisme ⁸. Et le succès d'Amado perdure.

Le Brésil est bien la contre-figure du modèle français. Face à une littérature du soupçon, s'épuisant en psychologisme, minimalisme, néoclassicisme, formalisme, narcissisme autofictionnel, le roman nordestin affirme sa confiance dans le récit, son abandon au lyrisme, sa force tellurique, sa dimension épique: l'émergence de ce que Milan Kundera appelle « le roman du Sud et sa généalogie : Rabelais, l'oralité, le créole, l'esthétique de l'invraisemblance, Rushdie, Naipaul, Garcia Marquez, Chamoiseau ».

Face à l'utopie de la modernité à l'heure de la mondialisation arasante, le roman du Sud – y compris Faulkner et Glissant – oppose, selon l'expression d'Homi Bhabha (*O local da cultura*) « des cultures de la contre modernité, résistant à leurs oppressives technologies assimilationnistes ». Le Brésil est le pays de l'« *homem cordial* » contre l'individu sérialisé.

Mais l'altérité brésilienne ne se réduit pas à la nature tropicale, la vitalité du Noir ou l'énigme de l'Indien. Le mystère des origines et la fascination de la transe exportent beaucoup de stéréotypes et de clichés alimentant en retour et multipliant les fantasmes français et leurs écrits sur le Brésil, et pas seulement chez Cendrars.

⁷ J'ai esquissé ces points in « Cendrars Homme Nouveau, Nouveau Monde », in *Europe*, spécial Cendrars, n° 566, juin 1976 ; dans « Blaise Cendrars et l'avant-garde » in *Blaise Cendrars 20 ans après*, Klincksieck, 1983, et dans « Éloge du déserteur », in *B. Cendrars, le boulingueur des deux rives*, A. Colin, 1995 (sous la direction de Claude Leroy).

⁸ Sur le Modernisme brésilien, voir le numéro 599 d'*Europe*, mars 1979.

Cette réception – et cette veine française – désespèrent le Brésil du Sud face à la persistante méconnaissance de leur avant-garde littéraire et de leurs grands écrivains classiques. Littérature exotique d'exportation: putes aguichantes et voyous au grand cœur. Mais la France a exporté aussi nos paysans madrés de Maupassant et les Marseillais de Pagnol. Et on a plus lu à l'étranger Hervé Bazin que Julien Gracq.

Il faudrait ici distinguer entre auteurs lus – et trop «lisibles» (Gide de Amado) et auteurs reconnus dans le canon littéraire à l'étranger – cas des hispano-américains Borges, Cortázar, Paz. Machado de Assis est une référence pour Susan Sontag ou Carlos Fuentes. Son œuvre, relue à la lumière, non plus de Anatole France, mais de Sterne, voire de Dostoïevski ou de Pirandello, est un peu mieux reconnue d'une élite restreinte et mérite de l'être davantage.

Le seul auteur brésilien qui a trouvé un certain statut littéraire est Clarice Lispector, à travers Helene Cixous; le relais se fait à travers la littérature féministe qu'elle n'a jamais prétendu représenter. Elle est une référence dans un certain système littéraire français, mais en marge, que sa qualité littéraire transcende infiniment.

Entre le grand lectorat – Amado – et les instances de légitimation – Clarice – qu'y a-t-il ? Des noms, souvent éphémères. Le modernisme pauliste n'a pas trouvé son public, même restreint à une élite et Graciliano Ramos pas beaucoup plus. La prégnance en France du roman nordestin et amazonien est corroborée par les tropismes des chercheurs français. Lévi-Strauss, Roger Bastide enseignant à São Paulo, mais travaillant sur l'Indien et le Noir et ignorant les travaux de leurs collègues du Sud (Sergio Buarque de Holanda ne sera traduit – *Racines du Brésil* – que très tardivement alors que Gilberto Freyre est traduit et fêté à Cerisy-la-Salle). Les manifestations de cette Année du Brésil – de l'ouverture indienne au Grand Palais aux musiques nordestines et aux expositions sur l'Amazonie en sont encore la preuve.

La réception d'une littérature étrangère donne toujours lieu à des malentendus : la place de Poe en France, celle de Laforgue, de Corbière ou de Supervielle en Angleterre le montre assez. La différence brésilienne est particulièrement manifeste s'agissant de la poésie et sa réception spécifique. Un lectorat partout réduit et davantage en traduction ; la nécessité de traducteurs inspirés

maîtrisant la langue source et la langue cible ; des maisons d'édition dévouées. Mais il faut dire encore que la trajectoire de la poésie brésilienne au XX^e siècle est irréductible, elle ne recoupe pas les grands courants poétiques internationaux, le Surréalisme par exemple, à l'écart des grandes tendances, y compris sud-américaines. Le Modernisme, dans sa radicalité, et le concrétisme, dernière utopie de l'avant-garde, ont pu retenir l'intérêt de quelques revues, de quelques maisons d'édition et paraître même parfois confisquer toute la parole poétique brésilienne dans des chapelles ou des ghettos de revues. Quelques grands ont été traduits (Carlos Drummond de Andrade, Ferreira Gullar). Mais on ne trouve aucun recueil de Bandeira, de João Cabral de Melo Neto. On peut se féliciter de voir traduit quelques figures féminines exemplaires: Ana Cristina Cesar, Hilda Hilst, etc. Là encore, c'est la singularité de cette poésie, à l'écart des grandes tendances, qui peut expliquer leur isolement : un certain schématisme formel, une réticence certaine aux images, un *ostinato rigore* dans la philosophie de la composition, une radicalité extrême dans l'expérimentation, aucun de ces grands poètes qui aient connu la consécration d'un Neruda, d'un Borges, d'un Paz, d'un Lezama Lima. De grands poètes exilés et ensevelis dans leur insularité.

La facile séduction brésilienne et son exotisme réducteur cachent la difficile altérité brésilienne et son opacité. Le vertige de l'altérité peut se traduire dans les épiphanies de Clarice Lispector mais plus difficilement dans l'ethos amazonien ou l'aridité du *sertão*. – qui est une image de l'âme – chez Euclides da Cunha ou Guimaraes Rosa: le paradis vert est surtout un enfer⁹. La culture orale, qui est la matrice de cette littérature, donne sa séduction aux romans de J. Amado, et sa difficile appréhension à ceux de G. Rosa.

Pour Hegel, l'Europe désormais, c'était la Prose. L'Épopée, la Poésie, le Mythe étaient le terrain et le terreau du Nouveau Monde, pays où l'on rencontre le Diable, les Esprits, la Mort, le Double, le Merveilleux médiéval ; pour la théorie post-coloniale, les sociétés périphériques sont la mémoire et le laboratoire des contre-cultures. Ceci se vérifie au Brésil plus qu'ailleurs. D'où peut-être la difficulté d'appréhender ces lectures sinon à travers stéréotypes et clichés? Mais est-ce une bonne approche que ce réductionnisme socio-critique ou idéologique ?

⁹ La veine nordestine a retenu l'édition française. L'autre grande fascination est l'Amazonie. Mais le grand livre amazonien pour le lecteur français est *Forêt vierge*, l'œuvre du portugais Ferreira de Castro «traduit» par B. Cendrars.

¹⁰ On trouvera un état de la question dans le n° 919/1920 d'*Europe, Littérature du Brésil*, nov.-déc. 2005, organisation Michel RIAUDEL et P. RIVAS et dans *France Brésil*, ADPF, 2005, sous la direction de M. RIAUDEL, qui relève l'état présent des traductions disponibles actuellement dans la librairie française. On trouvera également dans cet ouvrage, sous le titre «La réception de la littérature brésilienne en France», une première ébauche de ce texte sur les *Matériaux* ici repris, élargi et augmenté.

Cette présentation de l'état présent de la littérature brésilienne en France, sommaire, rapide, panoramique, certainement arbitraire, s'adresse à des lecteurs français non avertis. On peut la prendre, de même que ces *Matériaux*, comme une vision française qui, à ce titre, avec ses limites et ses limitations peut intéresser le comparatiste brésilien comme document.

En conclusion, faisons le point sur l'état présent de cette réception de la jeune littérature¹⁰.

On peut la résumer par ces deux pôles constitutifs dès l'origine, entre tradition naturaliste et régionale et cosmopolitisme international. La lignée néo-naturaliste de la «Génération de 90» s'établit pour nous dans la tradition fondatrice de notre imaginaire comme terre de la sauvagerie, de la violence, de la cruauté. Les Nouveaux Cannibales sont les jeunes des banlieues sensibles, «les sauvageons» de la périphérie. Ce sont les romans de la *favela*: ainsi de la *Cité de Dieu* de Paulo Lins, de *Tant et tant de chevaux* de Luiz Ruffato ou des romans de Patricia Melo. Trafiquants de drogue, psychopathes, marginaux, romans de la violence urbaine, dont le père est Rubem Fonseca. Littérature à la lisière du document, de l'image, dans un néo-naturalisme exacerbé, un hyper réalisme brutal, alimenté par et alimentant les media, telenovelas ou films – assurant ainsi continuité et rupture dans notre horizon d'attente et nos premières images : la Terre du Mal, de l'excès, de la démesure.

L'image édénique, la nostalgie des origines, notre rêverie récurrente, primitiviste et amazonienne s'infléchit en nostalgie non plus de l'espace, mais du temps et de la mémoire chez Milton Hatoum, auteur amazonien mais habité de sa mémoire libanaise et orientale, tissant de songe une élégie mélancolique. Cette veine orientale (Raduan Nassar) voire orientaliste (Alberto Mussa) dessine, dans une littérature généralement expressionniste, un filon qui déréalise le réel. Ce travail de déréalisation est au centre de romans de Chico Buarque (*Budapest*) et de Bernardo Carvalho, plus maniériste et post moderne (*Mongolia, Neuf nuits*) traduisant l'incertitude, la perplexité, l'instabilité d'un Brésil déraciné de son terreau rural et perdu dans ce Nouveau Brésil.

Vision dilacérée de ces deux *Brésils*, entre enfer et paradis, qui s'inscrit dans la lignée d'un imaginaire brésilien de Cendrars à Orsenna, de Peret à Rufin, voire dans l'émergence d'un roman noir français chez Bernard Mathieu ou Mathieu Térance, entre euphorie et dysphorie, enchantement et désenchantement du monde. Le succès international de Paulo Coelho, dans son formatage de best-sellers déterritorialisés, laisse peut-être encore sourdre un peu de cette prégnance d'une quête et d'une nostalgie d'un autre monde.

